

Zeitschrift: Tracés : bulletin technique de la Suisse romande
Band: 134 (2008)
Heft: 10: Projets Lausanne jardins 09

Artikel: La ville, la politique et les orties
Autor: Gallaz, Christophe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-99678>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La ville, la politique et **les orties**

Premièrement, où l'on voit des orties

Il existe un premier principe. C'est celui qui façonne le monde naturel. Celui qui est typique des plantes dites rudérales, par exemple, du mot « rudus » évoquant chez les Romains les « gravats ». Ainsi sont la vipérine ou l'ortie : elles croissent dans les décombres et s'y reproduisent. Ce principe désigne donc la vie qui comprend l'adversité – au sens premier du verbe « comprendre », dont l'étymologie signifie « prendre ensemble ». Et non seulement de la vie qui comprend l'adversité mais qui comprend aussi l'altérité, sa forme adoucie. En apparence, en effet, rien n'est plus étranger l'un à l'autre qu'une plante et des ruines. Rien n'est plus hétérogène. L'ortie s'approprie pourtant ce décor pour y germer et fleurir, le transformant imperceptiblement en un habitat propice aux végétaux plus délicats. C'est un travail que l'on peut nommer de civilisation, deux traits qui désignent aussi la culture et son accomplissement.

Deuxièmement, où l'on découvre des humains

Or il existe un second principe. C'est celui qui façonne le monde déporté de son état naturel. Le monde en tant que périmètre investi par les humains. C'est dire à quel point ce principe est autoritaire. Il vise à terrasser l'adversité, et à sélectionner l'altérité, de manière à favoriser l'instauration d'un pouvoir dominant. Et non seulement dominant, mais exclusif. C'est le principe de la vie qui ne « comprend » pas la vie différant d'elle-même, ou plus précisément qui la « décomprend », c'est-à-dire qui l'écarte ou l'abolit. Ainsi procèdent depuis toujours les humains que nous sommes. Au point que le seul geste nous procurant le sentiment d'un progrès, c'est celui visant à consommer jusqu'au bout tout ce qui nous semble utile à notre règne, et à détruire tout ce qui nous semble faire obstacle à celui-ci. L'activité patiente des paysans nous a semblé perdre son sens économique, nous l'avons détruite pour essayer d'instituer le seul sens industriel. Les fonctionnements de la famille qui franchissaient la limite des générations nous ont semblé perdre leur sens culturel, nous l'avons détruite pour essayer d'instituer le seul sens de l'individualisme efficace. Et l'expérience élargie des vieillards,

nous l'avons détruite pour essayer d'instituer le seul sens fulgurant du dynamisme vital et de la jeunesse. Nous avons donc prêté du sens exclusif à ce qui n'est caractérisé ni par la lenteur, ni par le grand âge, ni par le recul intellectuel ou par l'expérience, mais à ce qui est caractérisé par leur contraire. Nous avons prêté du sens à ce qui voyage et transite, à commencer par notre propre personne emportée dans l'espace aérien recouvrant le globe terrestre, à finir par les signes qui sont instantanément expédiés et reproduits sur le réseau mondial des écrans informatiques. Bien sûr, cette dynamique est la même qui réduit la diversité des formes vitales. Plus de 16 000 espèces animales sont aujourd'hui menacées de disparition à court et moyen terme. L'ours polaire, l'hippopotame et maintes variétés de gazelles sont condamnés, tandis qu'un amphibien sur trois, un oiseau sur huit et un mammifère sur quatre sont menacés d'extinction.

Troisièmement, où l'on se penche sur la politique

Le principe de la vie qui ne « comprend » pas la vie différant d'elle-même détermine génériquement les humains, comme on vient de le voir. Il détermine spécifiquement, avec un surcroît de force et de précision, ceux d'entre ces humains qui s'adonnent à la politique. Pourquoi ? Parce qu'ils tirent bénéfice d'un emboîtement synergique : le pouvoir qu'ils exercent sur leurs congénères s'ajoute à celui que ces derniers déploient déjà sur toutes choses. Ainsi se rendent-ils analogues aux superprédateurs qui trônent au sommet des hiérarchies animales. Ils sont les superépurationneurs de l'adversité, et les supersélectionneurs de l'altérité, qui s'acharnent à surdominer leurs concitoyens épurationneurs et sélectionneurs s'acharnant eux-mêmes à dominer le monde. La démocratie vaut peu là-contre. Infléchie par les impératifs du spectacle, elle n'ajoute à ce dispositif qu'un voile de faux-semblant : au lieu de porter le peuple à l'exercice de sa propre souveraineté, elle l'asservit dans son adoration des figures aptes à l'auto-mise en scène. Tel est l'aboutissement du processus mis en œuvre par notre espèce qu'évoque, sur un plan légèrement décalé, Claude Lévi-Strauss dans son *Anthropologie*



structurale: « En s'arrogeant le droit de séparer radicalement l'humanité de l'animalité, en accordant à l'une tout ce qu'il retirait à l'autre, l'homme ouvrait un cycle maudit: il aurait fallu comprendre que la même frontière servirait plus tard à écarter des hommes d'autres hommes, et à revendiquer au profit de minorités toujours plus restreintes le privilège d'un humanisme corrompu ».

Quatrièmement, où l'on examine la politique en version suisse

Le phénomène est d'autant plus marqué dans notre pays que celui-ci s'est constitué, dans l'Histoire, sur une base singulière: ses populations régionales ont dû s'automutiler. Pour que la Confédération se construise, c'est-à-dire pour que les Romands, les Alémaniques et les Tessinois supportent de coexister au sein d'un seul Etat, il a fallu que les

uns et les autres procèdent au refoulement de leurs spécificités majeures, réelles ou symbolisées. Telle fut la première étape induisant aussitôt la deuxième, consistant pour tous à déplacer hors des frontières nationales la masse des hostilités susceptibles de les déchirer entre eux: le monde environnant serait désormais leur ennemi systématique à tous. Après quoi les Suisses purent enfin respirer, c'est-à-dire être satisfaits d'eux-mêmes, s'adonner au culte de leur propre cas, et s'applaudir en tant que réussite exemplaire au sein du concert international. En Suisse, au fond, les communautés sont liées par un contrat analogue à celui qui fixe toute famille. On se maintient en état de rétention verbale, et l'on surveille son voisin de manière à ce qu'il ne commette lui-même aucune infraction à cette norme-là, pour d'autant mieux cultiver la bonne apparence du dispositif sous les regards en provenance de l'extérieur. Il s'ensuit dans des dimensions généralisées mais subreptices, dans notre pays, une dépolitisation, une dédialectisation, une dévitalisation de la substance politique, une introversion soucieuse plutôt qu'une formulation débattante, et finalement une déverbalisation – qu'attestent dans leur genre les principes faitiers du consensus et de la neutralité. On ne saurait concevoir que la Ville de Lausanne, et ceux qui la dirigent, échappent à cette fatalité générale. Des facultés leur seraient nécessaires qui semblent introuvables. Des facultés de raisonnement et d'action non seulement surhumaines, mais surpolitiques et sursuisses. Qui les possède? Personne, sans doute. Tant mieux pour l'auteur de ce texte, qui va pouvoir enfin nouer ses ficelles.

Cinquièmement, où les orties reviennent

La description des réalités humaines, et singulièrement des réalités helvétiques voire lausannoises, telle qu'elle est contenue dans les lignes qui précèdent, fait en effet penser que nous existons aujourd'hui vous et moi dans un champ dévasté. Fait en effet penser que la subtilité, la préoccupation civique, la parole au sein de la Cité, et l'art ou la compétence d'administrer celle-ci, sont en décombres et nous environnent en cette qualité. Fait en effet penser que même si nos communautés humaines triomphent en termes de richesse et de dynamisme entrepreneurial, elles régressent en termes de noblesse et d'esprit, et se défont sur ce plan. Fait en effet penser que même si les villes que nous habitons ne cessent de croître fièrement, hérissées de leur pôle nord à leur pôle sud de grues métalliques et de chantiers audacieux, par la grâce d'architectes et d'ingénieurs variablement inspirés, elles s'écroulent à l'intérieur d'elles-mêmes en monceaux de gravats invisibles. C'est pourquoi les plantes rudérales évoquées tout à l'heure sont irréductibles, de nos jours. C'est



2

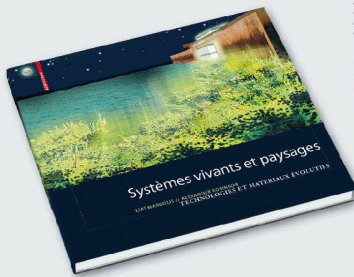
pourquoi la vipérine et l'ortie reviennent toujours dans la Cité moderne. Elles poussent partout où l'asphalte et le béton craquent d'arrogance. Elles sont la parole qui vient affronter la mort en portant secours à la vie, ou la ressuscitant. Elles sont la prémisses du poème que les jardins prononceront plus tard.

Sixièmement, où croissent les jardins

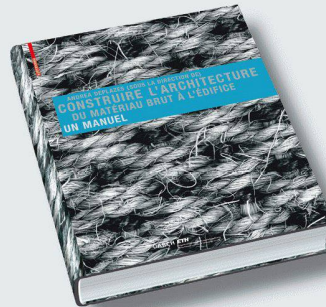
Tel est le jeu de la plante aujourd'hui dans ce que nous avons fait de la Cité, et tel est son enjeu. Elle vient subvertir le principe de domination dont les humains ont fortifié leur aveuglement. Elle vient rendre habitable l'inhabitable qu'ils façonnent avec obstination, et dont ils s'entourent au point d'y mourir imperceptiblement. Si la ville moderne était réussie dans sa qualité de ville, elle n'aurait besoin de rien d'autre qu'elle-même. Si le béton, le verre et le métal s'y trouvaient agencés à l'aune de perceptions artistiques, ils se suffiraient et compleraient notre regard. Si la politique était belle et subtile dans ce moment-ci de notre XXI^e siècle, ce moment-ci

n'aurait besoin d'aucun arbre et d'aucun parc. Si Lausanne était nourrie d'intelligence, elle n'aurait pas besoin de jardins – mais ce qu'elle est devenue les lui rend nécessaires. Oui, si la parole rayonnait dans l'aujourd'hui saturé d'injonctions masquées sous le clinquant consommateur, nul d'entre nous ne chercherait son propre envol dans la rime d'une plate-bande répondant à sa voisine, dans les syllabes articulées par le vent dans un feuillage de bouleau, dans la métrique d'un sentier s'élevant de biais sur un talus jardiné, ou dans l'éloge du ciel énoncé par un cyprès s'étirant vers lui. La plante aujourd'hui, dans la ville moderne, c'est un commando sur tige armé de quelques nervures, de quelques racines et de limbe vert, qui combat l'échec intellectuel et spirituel dont cette ville est l'empreinte. Ainsi l'avenir pourra-t-il peut-être tourner, et la joie venir ou revenir.

Christophe Gallaz
Ecrivain
3, chemin du Muveran
CH – 1012 Lausanne



2008, 191 pages
250 ill. en couleur, 81 ill. n/b
Relié
EUR (D) 66.26 / CHF 115.00
ISBN 978-3-7643-8674-0 Français



2008, env. 560 pages
1740 ill. n/b
Broché
env. EUR (D) 47.30 / CHF 79.00
ISBN 978-3-7643-8651-1 Français

BIRKHÄUSER

Systèmes vivants et Paysage

Technologies et matériaux évolutifs en architecture du paysage

Liat Margolis, Alexander Robinson

- Des informations sur les innovations importantes dans l'architecture du paysage
- Une source d'inspiration pour les aménageurs créatifs
- Des profils détaillés et comparés des produits

Construire l'architecture

Du matériau brut à l'édifice. Un manuel

Andrea Deplazes (Ed.)

- Plus de 17000 exemplaires vendus à ce jour (version anglaise et allemande)
- De nouveaux développements sur les matériaux translucides et l'utilisation du verre.
- Un pont précieux entre formation et pratique, étudiants et architectes